Le temps des petites sœurs

Je ne veux plus entendre parler de toi

24/7/84

Mardi 24 Juillet 1984

Il pleut mais il pleut doux.

Mon amour pour Iseult s'affirme un peu plus chaque matin, à chaque nouveau réveil, après chaque rêve que son spectre a squatté, chaque nuit que son absence a hanté. Et je sais, désormais, que cela ne peut que s'aggraver, que je vais être rongé jusqu'au bout, jusqu'au squelette, jusqu'à la fin... Car Iseult m'aura quitté dans moins d'une semaine.

La bruine se mélange aux rayons du soleil... Piou-piou-piou...

Iseult, je t'aime. Je n'ai jamais aimé que toi... Les visages changent et l'amour reste... Seule l'intensité varie un peu... « Les biologistes passent, la grenouille reste, disait Rostand.. »

Il n'y a personne à la piscine. Même Roland n'y est pas.

Deux filles... Je ne sais pas si j'en ai déjà parlé, des filles que je croisais régulièrement, cet hiver, au forum des Halles, et que j'ai vu, hier, ici, à Deligny... Une est revenue aujourd'hui, seule... Elle semble, malheureusement, n'avoir que son âge et sa blondeur pour elle... 15 ans, lycéenne, Muriel, et conne comme une serpillière mais bon, comme disait Roland, ça fera toujours une poire pour la soif cet hiver...

Durant tout le mois de juillet, Iseult a dû travailler à la sécu. Lorsque je l'ai rencontré, elle en était malade (ça tombait bien...). Ce soir, au téléphone, je lui demande si sa journée n'a pas été trop dure...

– Non... du tout... J'y resterais bien encore un mois... Parce que je sais que quand ce sera fini, je ne te verrai plus...

Mercredi 25 Juillet

Plus j'essaie de comprendre le mot "cynique", plus j'essaie d'en saisir une définition claire, moins j'en discerne le sens exacte et plus je m'en éloigne... Peut-être suis-je trop fondamentalement cynique, n'ai-je pas assez de recul, trop inné, pour pouvoir le définir...

Quai d'Orsay. J'attends le train pour aller répéter. Sur le quai d'en face, deux wagons pleins de jeunes scoutettes (scoutinettes ?) chantant de leurs voix d'anges... Un autre train, d'autres scoutettes... Elles doivent être au moins 300... Une semaine au milieu de 300 petites scoutinettes âgées de 12 à 16 ans... Non. Mon cœur ne le supporterait pas.

Iseult s'amuse à me faire courir, à faire semblant de ne plus se rappeler le lieu de notre rendez-vous. Au téléphone, ce matin, elle m'a demandé « C'est qui ? », après que j'ai parlé... Mais peut-être ne joue-t-elle pas, peut-être n'ai-je rien gagné du tout (le "peut-être" est extrêmement autobiographique... Les romanciers sont bien plus sûrs d'eux), que tout reste à faire... En deux jours!?!... Une course contre la montre, une course contre un mari qui ignore être en compétition...

J'ai donné rendez-vous à Iseult place de l'Hôtel de Ville, c'est à dire à quelques mètres à peine du lieu où travaille Marie et à l'heure de la sortie de bureau; tant qu'à faire...

Jeudi 26 Juillet 1984

Une heure. Je viens de quitter Iseult et reste un peu frustré. Pas seulement du fait qu'elle ait refusé de m'accompagner chez moi... Je ne sais jamais quelle est la part exacte d'envie et celle de caprice... Ces caprices qui me frustrent... Je n'aime pas être ainsi, geignard, glu, con, chiant... Elle tente de minimiser ses "Lâche-moi" en « Tu m'aimes trop ». J'aime toujours trop, quand j'aime. Pas ou trop. Aucun recul. La lucidité me semble une chose peu compatible avec l'amour...

Midi. Tu me réveillés de ta voix enfantine... C'est doux... J'ai envie de te toucher... Deux heures qu'elle m'a appelé et je suis toujours au lit. Il fait gris. Je téléphone à la météo, ils confirment : « il fait gris ». Au moins je ne rêve pas...

Tu m'écris « Ce n'est pas complètement bien de rien, rien faire du tout »... C'est mon grand projet, pas tant rien foutre que rien avoir à foutre... Et puis tu me parles d'Alain et de toi... J'aime mieux quand tu me critiques... Alain, la seule chose que je n'aime pas chez toi, mais alors vraiment pas...

Je prône une vie sans temps alors que je suis le plus nostalgique des êtres... Au présent, je ne peux m'empêcher de penser à un futur où ce présent sera passé... Je vis dans un pré-regret permanent...

Elle craint de tomber enceinte. J'en suis presque à l'espérer, juste pour pouvoir me l'attacher... C'est parfaitement con.

16 heures. Je sors. Je me suis enfin levé. Habillé, lavé, je suis prêts. Je n'ai plus de cigarettes, je vais au tabac, "Fermeture annuelle". J'ai faim, je vais à la boulangerie, "Pareil qu'au tabac". Bon, ça commence bien... A l'arrêt de bus je me souviens qu'hier je portais une chemise kaki dans laquelle j'ai laissé ma Carte Orange. Panique. Le bus arrive, je n'ai pas le temps de retourner chez moi. Je monte dans le bus, fais semblant de chercher dans mon sac... Et retrouve ma Carte Orange. Bon. Hier, je portais une sorte de t-shirt beige, en fait, sans poche... ainsi que de nouvelles chaussures rouges...

Vendredi 27 Juillet

Aujourd'hui, Marie à 24 ans...

Deligny, 9 heures, personne, forcément... Je suis tombé du lit. Un petit côté piscine privée pas désagréable...

Je pense à toi qui commence ton travail avec tes abrutis alors que je ne commence rien, juste à me prélasser, profitant de ces instants de solitude pour me remémorer tous ceux passés avec toi... Tu étais belle, cette nuit, quand tu étais debout, nue, devant moi... Belle et désirable... Ton charme, à chaque instant, même les plus inattendus, même les plus difficiles... J'aime quand tu tends ta tête en avant pour me parler à table, comme si tu réclamais la becquée, comme si tu réclamais un baiser... J'aime quand tu prends ton truc anti-bébé en me regardant comme une petite fille... J'aime quand, avant de me le faire remarquer, tu tentes de marcher à mon pas... J'aime quand tu regardes si je te regarde

en faisant l'amour, quand on ne sait pas si l'autre a du plaisir et qu'on n'en parle pas parce que j'ai peur et ne te connais pas... J'aime les frissons que provoquent tes baisers sur mon épaule, j'aime quand tu me réveilles à cinq heures du matin pour me rappeler que tu es là, près de moi, alors qu'un rêve m'avait peut-être emporté ailleurs, dans un endroit désespérément sans toi... J'aime quand les boutons de ta robe sont défaits, quand tu n'as plus de soutien-gorge sous ton tee-shirt, j'aime te voir, te sentir, te toucher et t'entendre mais j'aime aussi quand tu n'es pas là et que je peux penser à toi, t'attendre, t'écrire et te lire... J'aime t'aimer...

J'aime aimer, croire que j'aime, jouer à, mais dans le genre actor-studio, investi, je vis le rôle, j'y crois, et j'adore ça, j'adore ce rôle d'amoureux... J'aime avoir l'occasion d'exploiter tout cet amour en moi. Mais est-ce que j'aime vraiment, avec ce rapport à l'autre, ce qu'il est vraiment, hors toute projection ?... Ai-je déjà connu un tel amour ? En ai-je seulement envie ?... Mon romantisme n'a que faire d'un amour sain, clair et sans bavures...

Iseult, sur le quai du R.E.R, ce matin - le R.E.R. prend beaucoup de place dans cette histoire... Je la quitte et sors de la station des Halles. Les rues sont désertes. Juste un petit camion vert "Propreté de Paris" qui arrose le trottoir pour effacer les traces de ma radio-activité. Les rues sont désertes, les Halles sont désertes, la piscine est déserte, une impression de fin du monde, ou d'aurore, d'être le dernier survivant, ou le premier... Non... Un café ouvert, "Le Rimbaud", et puis des gens, peu à peu, en sens inverse, des touristes hagards, le nez sur les corniches du boulevard Sébastopol. Là que la vie reprend : sur le boulevard Sébastopol... Et puis "Le Pygmalion", en face, sur le trottoir d'en face; alors bon. Le patron a l'air content de me voir, d'avoir quelqu'un sous les yeux, à qui parler, que la journée commence enfin... Un vieux chien-loup traîne à ses pieds... « Il est pas très vif au démarrage mais une fois lancé, alors là, attention, c'est un monstre! » Le monstre a maintenant les quatre pattes en l'air pour que je lui caresse le ventre. Et son maître est lancé, et son maître est un monstre : les auto-stoppeurs, les arabes, bien-sûr, et puis l'état, les impôts, la facture du téléphone, avant d'en revenir à son chien un peu lent à l'allumage mais qui, une fois qu'il est parti... Je lui rétorque qu'on est pas mal dans ce cas et lui démontre sur le champ. "Le Benjamin", rue de Rivoli... Deux fois la question d'un enfant s'est posée et c'est ainsi que je l'aurais appelé... La question du mariage, aussi, une fois... L'important étant que ces questions aient été posées.

Gabriel arrive. Je commence à me sentir moins à l'aise, déjà. Ce homme m'impressionne énormément. Il revient de la côte d'Azur tout bronzé dans sa tenue saharienne...

- Et vous, vous comptez rester tout l'été à Paris ?
- Non. J'espère pouvoir partir une semaine au mois d'Août...
- Vous savez... Je sais bien qu'en pratique ce n'est pas toujours facile, mais en théorie, je dis bien en théorie, il est bon de pouvoir quitter Paris pour quelques jours de temps en temps.

Samedi 28 Juillet

Iseult avait promis de passer ses toutes dernières nuits avec moi, mais elle craint ses parents, alors finalement non. Je lui en veux un peu mais nous passons, chaque jour, de si bons moments ensemble que je n'ai pas envie de tout gâcher à coups de reproches. Hier, elle a même abordé - sous un angle clairement négatif, mais ne chipotons pas - le sujet d'une vie commune. Et si elle aborde le sujet, c'est bien qu'elle y pense, non ? Le pire n'arriverait sûrement pas plus vite si nous vivions ensemble alors pourquoi pas ? Mais je ne lui ai pas dit. Je n'ai rien dit, me suis contenté de savourer...

Roland est parti pour une quinzaine de jours mais Gabriel est revenu. J'ai besoin de leur présence, de leur soutien... Je lui raconte mes (més)aventures avec Catherine et il me dit s'être douté qu'elle n'était pas très nette, mentalement... et n'étant déjà que trop flou moi-même...

Soir. Marie me hante un peu. La nuit semble avoir une mauvaise influence sur mes états d'âme... Je lui ai envoyé des roses, hier, et Fred m'a appelé pour me dire qu'elle l'avait appelé pour lui dire à quel point cela l'avait mise en colère. Elle a décidé de ne plus me téléphoner, alors c'est Fred qui prend. Pour eux, ça pourrait très bien se terminer au lit. Elle par dépit, lui par profit... Marie... Je prends un bain parfumé à la mousse qu'elle m'a offert pour mon anniversaire...

Iseult est née en Octobre, le 17 je crois...

Alexandra, hier, à la piscine, avec une amie italienne... « On fabrique un amour selon les désirs qu'on y met, m'avait dit Roland un jour, ou quelque chose comme ça... » Ce qui expliquerait le peu d'attrait que cette fille a pour moi aujourd'hui... Ou alors c'est parce qu'elle m'a jeté... Ça doit entrer un peu en jeu, aussi, quand même...

Dimanche 21 juillet 1984

- Allô ?
- Olivier ?
- Oui ?
- C'est Marie...
- ... Oui ?
- Je trouve que tu es un vrai salaud de m'avoir envoyé des roses... Je ne veux plus jamais entendre parler de toi.

Sa voix est triste, douce, et dément ses mots. Elle raccroche avant que j'ai pu dire quoique ce soit. Qu'aurais-je pu dire de toute façon ? J'étais près à m'en aller, à partir chez Iseult. Ses parents sont absents; elle m'attend. J'hésite un peu, la main sur le combiné, et puis je pars. Mais dès la porte fermée je repense à ses mots, à son ton, une impression de forcé, contradictoire, comme sous les conseils d'un tiers. J'espère que Fred n'y est pour rien. J'ai descendu les trois étages quand je décide de remonter, de la rappeler. C'est la première fois depuis notre rupture. Mais c'est aussi la première fois qu'elle m'envoie chier direct comme ça.

Elle n'est plus là, ou ne veut pas répondre. C'est peut-être mieux ainsi.

Le mois d'Août s'annonce mal. Les quinze premiers jours, surtout, qui vont être dangereux... Se tenir sur ses gardes, se méfier de moi... Iseult, Garance, Fred et Roland absents, vais-je tenir ?

Rappeler Diane...

Ne pas retourner avec Marie.

Lundi 30 juillet 1984

Iseult ne veut pas que je vienne la voir au mois d'Août. Pas plus mal. Quand je pense au fiasco par lequel s'était soldé mon voyage à Rome, à la froideur de Célia, à mes larmes... L'ennui est que ce ne sont plus seulement les quinze premiers jours qui vont être difficiles mais bien le mois entier...

Je dois être quelqu'un qui devient rapidement lourd en amour, délicieux de prime abord mais très vite écœurant...

Je crois me souvenir que mon horoscope ne prévoyait que du bon pour le mois à venir... Tant que c'est bon, autant y croire...

D'hier midi à huit heures ce matin en compagnie d'Iseult... Aucune lassitude même si Innocent n'a fonctionné qu'une fois sur deux, un coup oui, un coup non, un coup oui, un coup non, un peu comme un coït mais en beaucoup plus espacé dans le temps... Enfin, le nombre d'essais transformés comble de loin mes espérances...

La peur, la tristesse et le désespoir commencent à m'envahir doucement... Sentiment que je connais, maîtrise...

Ce « Je ne veux plus jamais entendre parler de toi », même si je n'y crois pas vraiment, qu'il n'engage à rien malgré son apparence, même s'il me touche moins qu'il m'aurait touché dans quelques jours, m'a atteint au plus profond, à ce nœud qu'est Marie...

Dans le carnet d'Iseult (elle a le mien, enfin pas le vrai mien, un autre, un nouveau, acquis pour l'occasion. Nous devons faire l'échange régulièrement) j'écris ne craindre en rien son départ, profiter du présent et pas mal d'autres mensonges du même acabit... « L'amour est un champs de bataille où il ne fait pas bon dévoiler ses batteries », dirait R.J....

Curieux : aujourd'hui aucune fille ne me regarde (quelle prétention!). Ce n'est pas trop grave tant qu'Iseult est encore là mais si, quand je vais bien et suis bien dans ma peau, aucune fille ne me regarde, qu'est-ce que ce sera dans quelques jours quand je serai seul et triste!?!...

Mardi 31 juillet

J'ai de toi une brindille séchée, marque-page pour le "Baron perché"...
J'ai pensé avoir envie de mourir. J'ai pensé avoir envie de vivre.
L'amour est étrange... et Iseult n'est plus...
Je l'ai quittée vers 22 heures. Elle est partie avec une cassette de la musique que j'avais fait pour elle. Elle est partie avec "La guerre" de Le Clézio. Elle a refusé de faire l'amour une dernière fois (à l'amitié, l'amour, la joie...). Pas le temps, sans doute. Trop laborieux. Ou bien à cause de lui, de son mari qu'elle revoit demain; une sorte de pré-fidélité...

Mercredi 1 Août 84

"Café du Croissant"... Il y a 70 ans Jaures mourait ici, assassiné. Je crois que la guerre vint juste après...

Je sors de chez le coiffeur... Une coupe en V, en triangle, pointe sur le front, un peu à la "Eraserhead"...

Il y a des touristes, du soleil, mais je ne suis pas allé à la piscine...

Hier, il pleuvait... « C'est un beau jour pour se quitter » m'avait écrit Iseult... Comme si, pour se quitter, il y avait des jours plus beaux que d'autres... Les jours de pluie attisent peut-être un peu plus la tristesse, mais sinon... Le fait est que la tristesse est belle, vivante, palpable...

Hier soir, alors que je m'apprêtais à, dans l'ordre, écrire, pleurer et dormir, John a appelé pour m'inviter à la fête du journal *Moderne* (jamais entendu parler) où j'ai retrouvé Garance que j'aime, Irène et Fred que j'aime aussi, et qui tous m'ont sauté dans les bras en me voyant pour me montrer comme ils m'aiment. De l'amour qui flottait dans l'air...

Garance sort avec un drôle de jeune petit mec qui se fait appeler Oui-oui – à moins que ce soit juste le nom du groupe dans lequel il joue... On s'en fout ? Bon. Garance et moi finirons nos vieux jours ensemble, au fond d'un hospice pour vieux pédophiles. Je suis un peu jaloux. Mes sentiments s'exacerbent de la savoir avec un autre, surtout depuis notre dernière nuit... Mais ça ne va pas si bien, les choses s'écroulent un peu et elle vient me demander 50 francs pour prendre un taxi et rentrer chez elle, seule. John aussi est malheureux; moins que si elle était repartie accompagnée mais quand même... Fred ricane :

- Quand on voit tout ce qu'on peut faire avec une simple tranche de foie, je me demande ce qu'on attends encore des femmes ?... Et qu'est-ce qu'ils ont, tous, à courir après Garance ?...
- Tu le sais aussi bien que moi, non ?... On est bien placés pour...
- Oui... Enfin toi...
- Quoi moi ?
- Rien... Tu sais que Marie ne part plus en Thaïlande ?...

Dans l'après midi j'étais passé chez Clara, la sœur de Marie, l'encloquée, mais quand on aime on ne compte pas et tout est bon pour garder le fil de mon amour... A chaque fois je me jure de ne pas aborder le sujet mais bon, puisque j'y vais pour ça...

« J'ai renoncé à vouloir te comprendre, dit elle. Tant que Marie restera attachée à toi, elle ne pourra rien faire de sa vie. Tu n'aurais jamais dû lui envoyer ces fleurs, lui rappeler que tu existes. » Marie essaierait d'oublier que j'existe ?! Il n'en est pas question! Pas question qu'elle m'oublie! Est-ce que je l'oublie, moi ? Et pourtant je suis autrement plus balaise qu'elle en amnésie. Je ne veux pas qu'elle m'oublie, je ne veux pas qu'elle change de vie, je veux qu'elle m'aime toujours, qu'elle pèse à vie sur ma conscience, que je me sente coupable et qu'elle reste disponible (ben quoi ?).

Je me réveille à midi avec un cafard bien noir et une vague envie de vomir... Je sais que ce n'est plus la peine de tenter de joindre Iseult, qu'elle est partie, que je ne la reverrai pas, plus peut-être... La gorge, les poings, tout se resserre dès que l'attention se relâche. Envie de hurler ma rage et mon dégoût de cette journée sans elle.

En ce premier Août de l'an 22 après-moi, je me retrouve seul, complètement seul. Et je n'ai aucune envie de draguer. En tout cas pas aujourd'hui. Pas du tout la tête à draguer aujourd'hui. Alors que la boulangère...

Dans notre série "Humour et petit commerce", aujourd'hui : "Le jeu de mot de la boulangère" :

- Bonjour madame. Je voudrais un financier, s'il vous plaît.
- Vous les préférez brunes ou blondes ?
- Pardon ?
- Les fiancées... brunes ou blondes ?

Jeudi 2 Août

Je m'attendais au dernier tremblement de terre, à un ultime déluge, une totale destruction nucléaire... Et puis rien. Il n'y a rien eu. Que le silence et l'absence. Je me suis réveillé et tout était comme avant, ou presque, comme si rien ne s'était passé, comme si j'avais rêvé... Une attente, un espoir, un désir et puis, lentement, le désarroi et la tristesse. Une brindille d'herbe séchée, la photo sur mon piano d'une petite fille qui sourit, quelques cheveux inattendus dans des endroits les plus étranges, les frissons encore palpables d'une peau si douce et d'une suprême caresse, un numéro de *A suivre* consacré à Hergé, bouts de plastique défait d'ovules Pharmatex... Le réveil est réglé sur six heures du matin - gestes de somnambule, dernières traces du rêve..

« Côme dit :

- Oh, Violette, je ne sais plus, je grimperais je ne sais où...
- De tout mon long, disait Violette à voix basse.

Et il se sentait comme fou. » *Le baron perché*; Italo Calvino.

Des mots, tes mots, partout, tes mots dans tout, d'amour ou d'amertume, les mots de Côme et de Violette, tes mots...

Je pense à Marie et à son corps parfait comme un aimant, à ses longues longues jambes, à ses petits seins fermes et dressés, à sa peau d'enfant, au duvet doux de son sexe léger – jamais vu sexe plus parfait que le sien. Je pense à Marie et à son petit nez en trompette, à ses pommettes hautes et ses yeux étonnés, à ses taches de rousseurs, sa bouche, ses lèvres... Je pense à Marie et nostalgise à donf, comme prévu. D'ici à ce que je lui fasse part de ces pensées... Je pense à Marie et regrette déjà... Déjà ? Non, je n'ai jamais cessé de regretter. Avant même de la quitter. Je ne sais rien faire d'autre, de toute façon.

Je suis attablé à une terrasse près de Montparnasse et, je ne sais pas pourquoi, tous les mômes me dévisagent et se retournent sur moi à s'en briser la nuque... Et puis je réalise que c'est moi qui, dès leur apparition dans mon champs de vision, les accroche, les fixe et ne les lâche plus...

A un arrêt de bus je tombe sur Alexandra qui se lance dans la narration de la perte improbable de son carnet d'adresse et me promet de m'appeler la semaine prochaine.

Andréa est de retour à l'Agence... Allemande, blonde, superbe... Je crois me souvenir qu'elle m'avait plus ou moins rembaré l'année dernière... Un peu trop belle, un peu trop froide, un peu trop sollicitée à mon goût...

Vendredi 3 Août 84

1 heure. Ma tête est vide de tout amour, de toute passion nouvelle. J'arrive au dernier chapitre du *Baron perché* : « Je me rappelle les débuts de sa maladie. Nous nous en aperçûmes à ceci qu'il avait transporté sa couche dans le grand noyer »... Et j'ai déjà lu ce passage, cette fin, il y a longtemps... Diane devait lire ce livre quand nous étions ensemble, au tout début. Il y a cinq ou six ans... Je lui avais fait la lecture de cette fin... C'est étrange, non ?

Dès mon réveil, j'écoute le nouveau disque de Soft verdict. C'est beau. Je crie. Je pleure. Il pleut. Je déjeune avec ma mère qui ne m'apprend rien. Sur la dernière page du *Baron perché*, j'ai scotché la brindille

qu'Iseult m'avait offert comme marque-page, au parc de Sceaux. Je vais reprendre Cioran. Il faut tenir bon. Ne pas sombrer. Toute aide est la bienvenue, donc Cioran : « Quand on se perçoit exister on éprouve la sensation d'un dément émerveillé qui surprend sa propre folie et cherche en vain à lui donner un nom. »

Une image absurde. Celle de Marie sur son balcon, avec ce type, en bas, qui passe et qui repasse et qui s'arrête et qui n'attend qu'un signe d'elle... ce signe qu'elle lui fait... Merde! J'ai mal d'Iseult et de Marie, de Marie et d'Iseult...

Tout un chapitre du *Précis de décomposition* à retenir, et qui commence ainsi : « (...) la volupté devient une fin en soi, sa prolongation un art, l'escamotage de l'orgasme une technique, la sexualité une science (...) » Plus loin : « Je n'aime que l'irruption et l'effondrement des choses, le fou qui les suscite et celui qui les dévore. La durée du monde m'exaspère ; sa naissance et son évanouissement m'enchantent. » Je n'aime que l'irruption et l'effondrement de l'amour...

Samedi 4 Août 84

On te donne un monde. Bon. Tu y mets des trucs avec des hommes, des femmes, comme ça, pour voir. Et puis tu ne fais plus rien. Tu regardes. Il sont là, disséminés un peu partout. Ils errent. Eux non plus ne font rien. Que pourraient-ils bien faire ? Ils ne savent pas, ils hésitent, vont là, puis là, font demi-tour, recommencent, pour rien. Rien à faire. Juste l'instinct qui les pousse à rester, qui les fait boire, manger, dormir... Alors ils restent. Je ne sais pas si tu saisis, si à cet instant précis tu as envie de saisir, mais il semble bien que, vu de cette hauteur, l'amour, la naissance et la mort semblent aussi dérisoires que le tiercé, "Dallas" ou une collection de capsules de bières. Ils sont là pour rien. Parfois ils se mettent à deux et donnent une grande importance au fait de se croire moins seuls. Mais vu de là-haut, seuls ou à mille... Je t'aime, je te hais, je tue, j'enfante, je travaille, je me confectionne des modèles réduit avec des allumettes... Tout ça ne signifie qu'une chose : je ne sais pas ce que je fous là et je m'emmerde.

Je t'aime... Est-ce une raison de vivre ou de mourir ?

C'est sa capacité d'oubli qui permet à l'Homme de rester humain. Il oublie qui n'est qu'homme. Il oublie qu'il n'est rien.

Je pense à toi, à Autrans. Je pense à toi et à Alain (n'ayons pas peur des noms). Je pense à la douceur de ta vie, à ces hivers où tu te blottis contre lui dans cette grande maison froide. Je pense à lui et à son bonheur. Je pense à la montagne, aux arbres, à une vie saine pleine de riz complet et de pot de Nutella que j'ai acheté ce matin pour prolonger le rêve. Je pense à ta vie simple et heureuse, à ton amour sans tâche (quoique je n'ai pas une très haute opinion de moi-même, le terme me semblerait un peu fort...) sur fond de neige vierge. Je pense que tu ne te poses pas toutes ces questions et que tu aurais préféré des mots d'amour. Moi aussi. D'autant que ces constatations ne m'apportent rien, qu'un peu plus de cynisme et de dépit. Je pense à l'appel de Thierry, tout à l'heure : « Ah bon ?! Ça a marché avec Iseult ?! J'étais persuadé que tu n'arriverais à rien, lourd comme tu étais...! » Je pense que tu ne veux pas vivre avec moi et que je ne veux vivre avec personne. Tout court.

Dans toute pensée, dans toute réflexion, il y a plusieurs paliers au regard sur les choses, plusieurs angles d'approche... Une infinité, sûrement (nous voilà bien avancés)... Mais il ne faut peut-être pas se balader trop haut, trop loin, car le néant fait peur et coupe court à toute réflexion. Dès lors que l'on tente de pousser notre acuité sur l'absurdité des choses on en arrive au Rien, immense, incommensurable, et sombrons dans une apathie que plus rien ne peut atteindre. Sûrement.

Dimanche 5 Août 84

Iseult me réveille d'Autrans : « On s'envoie les carnets demain ? »

Je rêve d'un apocalypse d'où il ne resterait que nous, pour que l'on s'éteigne, et s'éteigne, lentement...

Iseult, tu es dans chaque instant de mon existence. Mon esprit ne te quitte que pour s'aventurer dans les méandres du néant et du rien. J'aurais voulu t'écrire je t'aime durant des pages entières, mais je n'ose pas. J'ai peur que ce soit lassant, un peu. Et ces mots ont été pollués par tant de bouches pâteuses et grasses haleines que j'ai honte à les utiliser pour tout ce que j'éprouve. Il faudrait en inventer de nouveaux, de nouveaux mots aux lettres douces, comme "Soulile", "Menoue" ou "Phaëril", des mots rien que pour nous...

Lundi 6 Août 84

Ces gens, dont je n'ai strictement rien à foutre, qui baissent le ton de leur confiance à mon approche... Comme s'il pouvait y avoir de secrets!...

Deligny! Enfin! Après une semaine d'abstinence. Quel bonheur que de retrouver ce lieu béni des dieux. J'ai l'agréable surprise d'y retrouver R.J. revenu 10 jours plus tôt de son séjour en Suisse... avec le dos en compote et une dent cassé... Violent, la Suisse!... D'un autre côté, que serait R.J. sans ses pets de travers ?

Envoyé le carnet à Iseult ce matin, accompagné d'une photocopie de ma gueule, d'un ticket de RER et d'une bille de verre verte avec des reflets jaunes dans les yeux.

Dominique. Une ex à Roland. Blonde, jolie, voix juvénile, mais 25 ans. « Je trouve inadmissible qu'une fille aille avec un type du même âge qu'elle, me dit R.J., leur maturité est beaucoup plus précoce que celle des hommes et, par conséquent, une nette différence d'âge est indispensable pour une bonne entente ». C'est la raison pour laquelle, à défaut de nymphettes, je les choisis plutôt immatures, naïves, infantiles, "attardées" me raille-t-il. Dominique est précisément ce genre de fille légèrement attardée. Un âge mental de moins de 15 ans.

Andréa, à l'Agence, vient me parler de son ennui, de ses journées vides... Serait-ce une perche ? Mais non, voyons! Un fait, c'est tout. Je lui propose la piscine. Elle accepte. Si Gab-la-Rafale ne lui saute pas dessus immédiatement, je tenterais peut-être quelque chose.

Il y a toujours le même petit groupe d'apprentis jongleurs aux Halles lorsque je rentre, vers minuit. Je m'y attarde souvent. Bain de sensations. Ces jeunes filles trop concentrées sur leurs baballes pour remarquer ma présence... Un peu comme si je les surprénais se maquillant... ou se caressant... ben quoi ? Il y en a d'assises aussi, qui regardent, attendent leur tour, dont une, jamais la même, qui me sourit. Cette nuit, en plus de sourire, elle m'a dit quelque chose que j'étais déjà trop loin pour entendre mais il m'a semblé lire « à demain » sur ses lèvres... A demain, donc.

Mardi 7 Août 84

La vie est une chose immonde et méprisable. Je vomis sur les créateurs de ce monde, sur tous les parents du monde, pauvres être malades,

débiles... Exterminer la race... Je me réveille en rage, en nage, en larmes sur ma solitude et l'absence d'Iseult.

Je viens de recevoir ton carnet. J'ai mal. C'est trop dur de te savoir si douce, trop près de te savoir si loin, de ne pas pouvoir te toucher, te donner tout cet amour qui me sort de partout (c'est dégueulasse)... C'est idiot, cette histoire, de s'écrire, comme ça... Je n'aime pas souffrir. Je ne crois pas. Ou si. Je n'en sais rien en fait. Tous ces petits mots posés les uns à côté des autres, bien rangés... C'est ridicule! Mon corps est en flammes, mon âme est en feu, et on s'échange nos petits carnets... Ridicule! Pointes d'icebergs de frustration... Tu n'es même plus là pour entendre mes Je t'aime. Mes maux n'ont plus de raison d'être. C'est une douleur sans cause, une douleur d'être. Tu es partie et le reste à suivre. Enfin j'exagère un peu; ça ne va pas si mal. Juste que j'ai le cul dans le vide, un peu, entre deux chaises bancales... Elle m'aime, elle m'aime pas, elle en veut encore, elle est gavée, je ne suis qu'une poire pour la soif, le numéro deux, l'amour de vacances qui se fait tout un monde d'une passade... En même temps, je crois que je préfère ça à un "dégage" catégorique. Le doute, c'est quand même mieux que rien. Moi aussi j'oublie peu à peu ton visage, et ce que tu fus, figée, le jour de la photo posée sur mon piano, un jour où je n'existais pas encore pour toi, où dans ta tête il y a tout sauf moi, un autre peut-être, ou même Alain, tiens, pendant qu'on y est – cette photo ne m'est pas d'un grand secours. Je ferme les yeux et tu es là, allongée près de moi, en train de lire, ou de rire, l'un n'empêche pas l'autre. Et nous parlons de choses que l'on ne se dit jamais, tu es là, la tête sur mon épaule et tes cheveux dans mon nez. Et puis on ne dit rien, plus rien, on se contente de regarder le temps passer, sans l'abîmer, le laissant envelopper nos corps d'un présent infini...

Quelques heures dans un salon de thé en compagnie d'Andréa. Elle a plus de vingt ans et s'apprête à devenir journaliste. Elle est ravissante mais je ne sais pas. Aucune envie d'une histoire avec elle. Peut-être aussi parce que je sens qu'elle n'a aucune envie d'une histoire avec moi... Et puis je l'ai vue alors que je venais de recevoir le carnet d'Iseult. On ne peut pas être partout.

Iseult m'écrit de belles choses dans son carnet, très poétiques. Elle ne m'aime plus, c'est clair. Elle ne le dit pas clairement (mais que dit-elle, au fond ? C'est souvent le problème avec le poétique : c'est joli mais pas bien franc du collier), histoire de me permettre de faire

semblant de continuer d'y croire (et verbe, et verbe, et dix de der), mais le peu d'amour qu'elle à pu me porter se désagrège de jour en jour...

J'écoute des chansons tristes de Jonasz, allongé à plat ventre, la gueule dans le haut parleur, hurlant comme un damné *J'veux pas qu'tu t'en ailles...*

Mon père me téléphone de Los Angeles pour me demander d'appeler ma grand-mère... N'aurait-il pas mieux fait d'appeler directement sa mère ?

Dîner avec Andréa. Elle est parfaitement superficielle et je m'en fous. Aucune envie de parler d'elle. Iseult bouffe tout.

J'ai promis à Garance de ne plus jamais téléphoner ou écrire à Marie. Mais bon, moi, les promesses, c'est surtout pour faire plaisir. Je ne vois vraiment pas pourquoi je m'empêcherais de recontacter la personne que j'aime le plus au monde. Chaque soir, en rentrant chez moi, je m'attends à la voir, assise sur les marches, à m'attendre, ou à trouver un mot glissé sous ma porte m'indiquant qu'elle est venue... Peut-être n'ai-je pas aimé Iseult non plus, qu'elle comme d'autres n'était qu'un moyen de m'éloigner de Marie, de l'oublier, de croire pouvoir l'oublier...

Samedi 8 Août 84

J'ai très envie d'écrire à Iseult mais ne sais plus trop quoi lui dire... Elle est dans son monde; que peut-elle comprendre au mien ?

Je me réveille et il fait gris. Des jours qu'à mon réveil il fait gris. Je reste deux longues heures allongé à regarder le ciel gris, à regarder son absence, ce vide, cet appartement sans vie où la vaisselle sale et la poussière s'accumulent... Je ne me lève plus après mon sommeil. Je reste, un peu plus chaque jour, au lit à ne rien faire les yeux ouverts, retardant le plus possible l'instant où je devrais affronter une nouvelle journée. Je reste là, la bouche pâteuse des cigarettes de la nuit, à mépriser le monde et les géniteurs qui osent y sévir... Je vais acheter une machine à écrire.

La vieille folle du dessus à déménagé. J'ai aperçu les nouveaux, enfin leur fille, petite blondinette un peu forte mais ça évolue tellement vite à cet âge...

- « *Et bien moi je crois en Dieu! Sans Dieu ma vie n'aurait plus de*

sens. Vous voulez que ma vie n'ait plus de sens ?

– *Ça ne me regarde pas. »*

Je viens d'aller voir *L'étranger* de Visconti. Le livre m'avait énormément marqué. Ma période Camus, après ma fugue, à 16 ans – débuts prometteurs d'une véritable existence barrée je ne sais où depuis... Le film m'a ramené à tout ça, cette marque-là. Ça gratte un peu...

M'accompagnaient Garance, Irène et le nouveau copain de Garance : Etienne. Elle me dit l'avoir connu le jour où nous nous sommes séparés. Un amour meurt, un autre naît. Ceci-dit je n'ai aucun souvenir de cette séparation, en tout cas pas de façon si radicale. Pas mon style. Plutôt frileux pour ce genre de chose. Ou bien c'est elle, Garance, qui y a mis fin, et j'ai dit oui parce qu'au fond ça ne change pas grand chose. D'autant qu'Etienne est très mignon. Un visage de bande dessinée avec un petit nez à la retroussette et les cheveux courts tout en avant.

J'essaie de penser, de parler d'autre chose que d'Iseult, mais ça n'intéresse personne. En tout cas pas moi.

Je me suis acheté une petite machine à écrire, noire. J'ai dans l'intention de taper mon journal, de le faire lire à R.J.... Ce même besoin idiot que tous autour de moi : faire savoir qu'on existe... J'ai honte; je me sens si loin de moi...

Sur le chemin du retour, entre la gare et chez moi. Il fait nuit. Il doit être plus de minuit. Il pleut. Je m'arrête sous un réverbère pour regarder la pluie par en dessous, la voir foncer sur mon visage, dans mes yeux. Au début j'hésite un peu, c'est impressionnant, je ne tiens pas plus de quelques secondes. Et puis je m'habitue à la vitesse intergalactique, à ces astres qui défilent, à ces météores qui viennent cogner sur la carlingue de mon vaisseau... C'est beau. Je n'avais encore jamais regardé la pluie sous cet angle, par en dessous...

Je tente un peu de musique, en vain. Iseult a dû embarquer mon inspiration en partant, par inadvertance...

Jeudi 9/8/84

Appel d'Alexandra qui voulait me voir aujourd'hui. Je lui propose demain. J'aime avoir le temps de me préparer aux événements – une façon sûre de savourer... Alexandra a, avec Andréa, un point commun lié peut-être à leur nationalité commune, ou alors au fait qu'elles aient toutes les deux des prénoms en "a", qui commencent et finissent avec un "a"...

Oui, plutôt ça, sûrement, pour expliquer leur décourageante superficialité... Il ne suffit pas d'être avec elles, entre-nous, l'un pour l'autre, non, il faut faire. Il faut avoir des choses à faire ensemble. Pas des choses l'un pour l'autre, l'un dans l'autre, mais au contraire des choses qui pourraient parfaitement se faire l'un sans l'autre. En fait elles ne veulent pas être avec moi, elle veulent juste être accompagnées. Hélène était comme ça aussi. Devrait mettre un "a" à la fin de son prénom... Cela me choque, m'étonne, et me dévalorise. Et moi, bon con, j'accours alors qu'il est évident que je ne coucherai avec aucune des deux...

Il fait beau aujourd'hui, et je t'aime Iseult. Etre avec toi me suffit (encore faudrait-il y être ; certes, certes...). Je n'ai pas envie de faire autre chose. Quand je suis avec toi, je le suis complètement; je suis complètement. Et je crois bien que tu es la première avec qui j'ai senti ce bien-être total et durant si longtemps...

J'ai passé ma matinée à faire la vaisselle. Ça m'a pris deux heures! C'est dingue. Je suis dans le R.E.R.. Je vais voir Thierry. Aucune envie de voir Thierry. J'avais envie de rester chez moi pour jouer avec ma machine à écrire, ou bien faire de la musique, un truc avec des chœurs, des voix partout, et peut-être un orgue en fond... Je n'aime pas Thierry. Je ne sais pas pourquoi je continue à le fréquenter. Il y a plein de gens, comme ça, que je me sens obligé de rencontrer périodiquement. Cela m'ennuie cette dépendance à... à quoi ? la bienséance ?... Ce devrait être l'indépendance qui dicte ma vie, au mépris de la bienséance.

J'ai peur. Yseult a dû recevoir mon carnet et je n'ai aucune nouvelle. J'ai peur de ce que j'ai pu écrire. J'ai peur qu'elle me juge, tranche, rit de mes mots imbéciles et niaiseux. J'ai peur de lui faire peur de mon amour, de mes mots... Ce ne sont que des mots, tu sais ?...